

# LE QUÉÂTRE

# POURQUOÛÂTRE ?

CE NUMÉRO SPÉCIAL est tout entier consacré à cette touchante machinerie quéâtrale qu'est le rideau. Un vrai concentré de significations que nous ne saurions épuiser, puisque le rideau se retrouve à tous les azimuts du paysage, de la chambre à coucher à la chute d'eau de Zorro en passant par le jardin, l'oeuvre qu'on inaugure – et bien sûr, qui les transcende tous, le rideau théâtral proprement dit. Le concept de rideau pourrait, à lui seul, être à l'origine d'un système philosophique auquel ne manqueraient pas la plus petite frange ni le moindre gland dorés.

## LE RIDEAU D'OBSCÈNE

AVANT TOUT qu'est-ce qu'un rideau de scène et quelle est son histoire, son origine ?

BIEN ÉVIDEMMENT le trou, la percée, l'ouverture, la fenêtre, cet ancêtre de l'écran, dont le rideau s'ouvrant et se fermant délivre la vue sur le paysage d'une part, mais aussi montre ou occulte le contenu de «la pièce» à qui est à l'extérieur de cette architecture dont la fenêtre scénique est un élément, et qui regarderait à l'intérieur. La fenêtre suppose la paroi, le mur.

NON SEULEMENT indice d'une frontière entre un dedans/dehors, le rideau est également (dans sa désuétude si révélatrice) un ornement, une mise en scène, un cadre, une complaisance, une invitation atténuante pour le regard, un adoucissement et une dissimulation, un travestissement. Comme une façon d'é luder le véritable tragique du spectacle que sont les bordures, le cadre, ces implacables « quatre » lignes (voir page suivante, la géométrie gesticulaire de L. F. Mandraud dans *Quatre*) qui limitent le show et qu'on tente toujours, pudiquement, de draper, dont on revêt toujours l'obs-

cène nudité d'un voile, le « rideau ».

Le rideau appartient par excellence à l'univers si typiquement bourgeois de la fausseté, de la concupis-  
cence, du bidon et du gros-bidon.

## Voici comment se donna la première de *Quatre*.

« Choderlos avait fait confectionner, adapté à la taille de son laptop ibook *G-Quatre*, un rideau de scène miniature dont l'exécution était magnifique de précision. Le brocart, les cordelettes et les franges dorées, tout était charmant et parfaitement reproduit à l'échelle réduite. On s'attendait à tout instant à voir surgir un

Un charme pas discret du tout et dont il est bien difficile de l'abstraire : La Sssédution, qui se concentre tout entière dans la mécanique d'occultation. Cacher c'est jouer. Jouer c'est quéâcher.

minuscule directeur de théâtre en jabot de dentelles d'entre les deux pans du rideau, qui aurait présenté le spectacle.

On ne pouvait considérer les touches du clavier du laptop que comme les musiciens de la fosse. Choderlos fit coulisser le rideau grâce à une ficelle invisible

et, à l'intention de l'unique spectateur que j'étais, raconte Michel-Paul Comte dans ses *Remembrances* à paraître aux Presses de Lassitude, fit jouer la barre d'espace et le film commença.

Enfin, lorsqu'il fut terminé, je compris soudain à quoi pouvaient bien servir les deux petites mains en carton, munies de poignées, que Choderlos m'avait données dans une pochette en plastique, avant la projection.

Je ne pus que les brandir pour faire résonner aussi fort que possible le bruit très tenu de ces deux petits objets représentant des mains de Mickey à quatre doigts, en les frappant l'un contre l'autre. »



# LA ROBERTE DE KLOSSOWSKI: UN QUÉÂTRE DE SOCIÉTÉ

Jusqu'à la chronique qui voudrait en rendre compte est infectée par la mécanique du rite – j'ai nommé le quéâtre – lorsqu'il s'agit de Roberte.

Tout journaliste qui se respecte (et qui ne se respecte pas, comme ils le font tous, en tant que personne) ne manquera pas de brandir son maronnier spécial culte-cultuel-culture-culturel où l'on reconnaîtra que lui aussi n'est qu'un agent de plus du quéâtre le plus bas.

Il n'est pas question de cela. L'ampleur est autre. Il y va de toute la représentation: on conçoit l'erreur qu'il y a, ici comme ailleurs, à tronçonner l'exécution du spectacle humain en parties distinctes, pu-

blique ici, privée là, à des fins pseudonarratives ou de divertissement, fonctionnelles, etc.

La quéâtralisation est un fait totalisé. C'est ce que voulait exprimer Debord avec une touchante madresse, entièrement produite par l'obsession de l'habileté quéâtrale. Ce n'est pas de la situation dont Debord aurait eu besoin, mais du quéâtre.

Que le spectacle de scène souffre à l'heure actuelle d'une rapide et ultime dégénérescence est dû à la généralisation de la production spectaculaire. Certes, dans un monde qui se produit en tant que spectacle global, le spectacle particulier ne peut plus guère avoir de grande valeur.



## QUAND ON AIME, ON A TOUJOURS 20 ANS POUR L'EXPIER



Ci-DESSUS une suggestion de présentation de notre cadeau gratuit du mois : Le masquéâtre peut être aisément placé sur le visage grâce à une monture de lunettes par exemple (nous affirmons toute confiance en votre ingéniosité) et même, avec un brin d'astuce, équipé d'un système électrique permettant l'ouverture et la fermeture (piloté par le sujet ou son «metteur en scène») et aussi de petits éclairages dramatisant le visage. Une vraie masquéâtrade.

Écoutons le radotage de HUIS-CLOS du fond de la prison de son oeuvre : «L'échec de *Quatre* m'a poursuivi 20 ans. Jusqu'à ce que je comprenne que cet échec n'était pas le mien, mais celui du cinéma; en effet, compte tenu de tout ce que j'avais mis en branle pour ce projet, si le cinéma avait été d'une nature noble, un résultat noble en aurait résulté. Au lieu de cela une goule hérissee et borgne, hargneuse et débile me regardait au fond du creuset où j'avais versé les plus pures essences de mon talent. Il m'aura fallu vingt ans pour l'apprivoiser, la dresser, en faire une merveille étincelante et foisonnante, féconde. Un puits de richesse et de connaissance. Cet échec n'était plus alors ni le mien ni celui du cinéma, mais ma réussite et la sienne. Plus de lui ni de moi, mais de l'Autre, le film *Quatre* donnait sa fondation historique au QUÉÂTRE. L'Ordre du Nouvel Autre instituait son règne, celui du regard curieux et profond, de la médiation insolente et de la méditation souveraine. La destruction du journalisme, cet organe atroce du démembrement, de la défiguration destructrice.»

## CHÂTEAU DESCARTES: DONJON DU SUJET ET OUBLIETTES DE L'AÎTRE...

# RIDEAU!

LE QUÉÂTRE est une globalité qui ne connaît pas de techniques séparées. Ou bien, toutes les techniques, quelles qu'elles soient, n'ont pas d'autre but que d'édifier toutes les formes du quéâtre.

la bande-son (comme le clic d'un métronome qui finirait par se faire oublier), ce battement imprime un millimétrage décimal à l'ensemble qui permet d'en baliser, repérer, utiliser toute partie en conséquence.

La musique de *Quatre*, constituée d'un beat constant et répétitif, dont certains spectateurs ont convenu qu'il finissait à la longue par faire complètement disparaître la musique de

On se réfèrera aux nombreux clips rythmiques découpés dans *Quatre* par Michel-Paul Comte pour sa compilation LES CLIPS DE COMTE, à paraître aux Films de Lassitude.

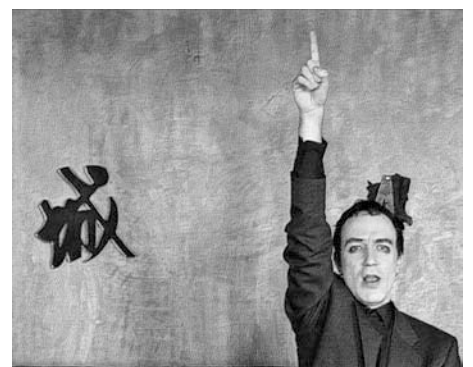
## UN INSTANT TANNÉ DES ANNÉES QUÉÂTRE-VINGT-DIX

QU'IL Y AIT UN RAPPORT ÉTROIT entre la gestion municipale et l'art subventionné ressemble à un lieu commun tellement avéré qu'il va de soi au point d'être perpétuellement non seulement littéralement impossible à mentionner, mais encore plus, introuvable. On notera d'autant plus précieusement l'occurrence

suivante, si explicite :

«Je suis une ordure, je veux manger vos excréments» (*Valmont dans Quatre*)  
«Je suis un déchet, je mérite la poubelle» (publicité Mairie de Paris, concernant la voirie)

Ci-CONTRE *Valmont* (interprété par le grand, l'inoubliable Luc-Félix Mandraud) indiquant les dimensions hauteur/largeur du cadre de la représentation.



LE QUÉÂTRE  
le quéâtre est une publication  
des presses de lassitude.  
INFO@LASSITUDE.FR  
LASSITUDE.FR  
GRATUIT FRANCE 2012 - X  
9 791091 219488